

Les saints, ce qu'il en reste

Au XXI^e siècle, reliques et reliquaires restent objets de dévotion et de curiosité. Quelques actualités l'ont rappelé en 2019, de Paris à Saint-Maurice, en Valais.



Le coq-reliquaire de Notre-Dame de Paris retrouvé après l'effondrement de la flèche. Photographie Jacques Chanut

CLAUDE HUBERT-TATOT

Incrédule, je regarde Notre-Dame flamber. Sur les réseaux sociaux, l'effondrement décisif tourne en boucle. La flèche de Viollet-le-Duc s'écroule et avec elle la girouette. Depuis la restauration de 1935, ce coq-reliquaire élève à plus de 93 mètres les restes de Denis (III^e siècle, premier évêque de Paris) et de Geneviève (V^e siècle, sainte patronne de la ville). C'est un « paratonnerre spirituel », selon l'expression d'alors du cardinal Verdier, archevêque de Paris. Le gallinacé métallique porte surtout l'une des soixante-dix épines qu'aurait comptées la couronne du Christ.

Les chaînes d'information en continu encensent l'aumônier des sapeurs-pompiers qui, au péril de sa vie, sauve du feu Saint-Sacrement et objets sacrés. La couronne d'épines, la tunique de saint Louis et plusieurs autres œuvres majeures sont en lieu sûr, assure la maire de Paris. La girouette aussi est retrouvée et, miracle, les reliques sont intactes, comme le sont aussi un morceau de la Croix et un « Saint Clou ».

C'est vêtu d'une simple tunique, signe de dépouillement, que le roi Louis IX accueille la couronne à Paris en 1239. Si précieuse soit-elle, celle-ci se réduit aujourd'hui à un faisceau de joncs réunis en cercle par des fils d'or. Au fur et à mesure, ses épines furent stratégiquement offertes dans toute la chrétienté. En 1241, Louis IX acquiert d'autres reliques, une partie de la « Vraie Croix », la « Sainte Éponge » et la « Sainte Lance », pour plus de la moitié des revenus annuels du domaine royal.

Louis IX était fasciné par les reliques, surtout celles de la Passion, et fit de Paris la seconde Jérusalem. Au tiers du prix des reliques acquises en 1241, il fait bâtir la Sainte-Chapelle pour dignement les abriter. Louis IX est le premier souverain de France capturé sur un champ de bataille, prisonnier des Sarrasins lors de la septième Croisade. Il meurt en août 1270 lors de la huitième, dans sa tente au pied des murailles de Tunis, de maladie, avant même de s'être battu.

Son corps est mis à bouillir dans du vin pour séparer les os de la chair et les rapporter plus aisément à Saint-Denis. Chair et entrailles sont déposées en chemin à Monreale en Sicile. Son cœur embaumé serait enfoui dans la Sainte-Chapelle.

Le convoi funéraire s'étale entre novembre 1270 et mai 1271, date de ses funérailles à Paris. Bien que sans victoire, il est sanctifié en 1297 pour les miracles qui lui sont attribués. Dès lors, ses restes sont reliques, lui qui les aimait tant, et sont dispersés au fil des siècles, offerts à des monarques ou à des abbayes à travers la chrétienté, de la Norvège à Prague, de Rome à Montréal.

Si le reliquaire en forme d'avant-bras en cuivre doré et argent serti de pierreries, déposé par Louise de Bretagne à la collégiale du château de Castelnau-Bretenoux à Prudhomat, dans le Lot, abrite en réalité un fémur, c'est en toute bonne foi et par simple méconnaissance anatomique. La mâchoire conservée à Notre-Dame est celle du roi, ce qui est attesté par des analyses qui ont également conclu à une mort due au scorbut. Un de mes amis avait dans sa très noble famille un de ces royaux ossements, dans une châsse

ciselée par Thomas-Joseph Armand-Caillat, célèbre orfèvre lyonnais du XIX^e siècle.

Ces morceaux de corps font songer aux lambeaux d'elle-même que l'artiste contemporaine Orlan met en œuvre après ses chirurgies plastiques. S'y ajoute tout ce qui toucha le corps sanctifié. C'est ainsi que Syracuse, où naquit Lucie vers 283, se contente des souliers de la sainte, mis sous vitrine depuis que son corps est exposé à Venise.

Adolescent féru de brocantes, j'achetais dans la pieuse ville de Lyon de nombreuses petites boîtes enfermant un crin du matelas du curé d'Ars (1786-1859), un fil de robe de Philomène (291?-304?), une écharde du parquet de Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690). Emmaüs bradait ces désuètes reliques portatives de peu pour dévots sans le sou, objets touristiques, amulettes à coudre dans les revers de manteaux pour chasser le mauvais sort. Les reliques se vendent encore, plus chères qu'alors, eBay en regorge!

À quelques encablures de mon village natal, Écuisses, en Bourgogne, une chapelle abrite le tombeau de Berthaud, évêque de Chalon-sur-Saône (mort en 1333), guérisseur en tout genre, dit saint Berthaud par la tradition populaire, bien qu'il n'ait jamais été canonisé. Le calcaire de son gisant est creusé en cônes aux articulations. La poudre ainsi recueillie, mélangée à l'eau de la source en contrebas serait, aidée par les prières, un remède unique pour les maladies articulaires. Les mécréants crient à la superstition, les croyants au prodige. Bien après que la Réforme a dénoncé abus et trafics, on voit que tout, ou presque, peut être relique.

La hiérarchie catholique s'est inquiétée de certaines idolâtries. Ainsi en août 1900, le Saint-Office menaçait d'excommunication qui « parlerait ou écrirait » à propos de la *santa carne vera*, la « sainte chair vraie » de Calcata, dans la région de Rome. Portée en procession le 1^{er} janvier, fête de la circoncision du Christ, ce bout de chair ne rappelait que trop que Jésus était né juif. Volé en 1983, le prétendu prépuce de Calcata n'est toujours pas réapparu.

Vatican II a aussi remis nombre de reliques dans les sacristies. Plus rarement, la sainteté même peut être réversible : en 1961, le nom de Philomène est rayé des listes. La légende voulait pourtant que les flammes consumant la chambre du curé d'Ars se soient arrêtées net devant la châsse de la petite martyre des catacombes romaines qu'il avait posée sur sa commode.

Pour autant, ces histoires de restes, même devenues plus confidentielles, restent vivantes. J'ai assisté en 2002 à Limoges aux *ostensions* de saint Martial, un missionnaire du III^e siècle. Le reliquaire est ouvert tous les sept ans sous la surveillance, non seulement d'hommes d'Église mais, en dépit de la loi de séparation de 1905, d'élus locaux. Une file de pèlerins se forme pour baiser le sommet du saint chef. Toutes ces lèvres posées sur l'os m'ont découragé, je me suis défilé sans emporter le coton avec lequel le prêtre essuie le crâne après chaque passage et qui serait souverain contre les rhumatismes.

La relique elle-même relève parfois du miracle. Que la Chrétienté ait au Moyen Âge compté quatorze Saints Prépuces et que l'Église en ait longtemps attesté trois force l'admiration, sans compter qu'à part celui perdu de Calcata on en dénombrait encore plus de dix. Jean Calvin, dans son *Traité des Reliques* (1543) ou *Avertissement très utile du grand profit qui reviendrait à la chrétienté s'il se faisait inventaire de tous les corps saints et reliques qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne et autres royaumes et pays*, ne dénombrait pas moins de quatorze clous de la croix, parmi lesquels celui de la Sainte-Chapelle. Il mettait en garde contre le danger « d'adorer les os de quelque brigand ou larron, ou bien d'un âne, ou d'un chien, ou d'un cheval » ou « les bagues de quelque paillard ».

Si la pierre tombale du réformateur au cimetière de Plainpalais n'était pas abusive, gravée à ses initiales pour satisfaire les pèlerins, le pourfendeur des reliques s'y serait sûrement retourné. C'est en effet dans la Rome protestante que les chanoines de Saint-Maurice sont venus chercher des jeunes talents pour mettre de petits pans du manteau de saint Louis en valeur et sous protection.

Emballer une relique, voilà qui n'est pas banal. Que des étudiants en « Design produit, bijou et accessoires » de la Haute école d'art et de design de Genève (HEAD) en aient été chargés est amusant.

L'abbaye de Saint-Maurice a une longue histoire avec Louis IX. Chaque 15 février, depuis 1262, la communauté fête sa Sainte Épine, reçue en remerciement de reliques que le roi avait demandées, et qui étaient des restes de Maurice et de ses compagnons de la légion thébaine : venus d'Égypte, ces soldats, chrétiens, auraient été massacrés vers l'an 300 pour leur refus de se soumettre à des ordres impies. C'est sur le lieu supposé du massacre qu'est construit, dès 380, ce qui deviendra l'abbaye de Saint-Maurice.

Le morceau de vêtement a été acquis en vente publique par une pieuse femme désireuse de le faire revenir dans le giron de

l'Église. L'abbaye de Saint-Maurice le reçoit en 2015. Identifiée par une étiquette aux lettres cursives des années 1800, cette étoffe aurait été trouvée dans un tombeau de l'abbaye de Saint-Denis lors des destructions révolutionnaires de 1793. La Fondation Abegg date le tissu du XIII^e siècle. L'Église en confirme le statut de relique. C'est peu de chose en quantité, bien moins qu'un coupon, tout au plus un échantillon, et pas en très bon état.

Le reliquaire a été l'objet d'un travail pédagogique et d'un concours. Sans doute sous la protection de saint Éloi, dont je sais par une chanson paillardie qu'il est leur saint patron, les étudiants se sont fait orfèvres. Les projets, qui montrent sérieux et foisonnement d'idées, ont été exposés à l'abbaye du 18 mai 2019 au 5 janvier 2020. Le jury comprend la pieuse donatrice qui offre non seulement l'étoffe mais aussi le reliquaire. Celui-ci rejoindra le prestigieux trésor de l'abbaye.

Le jury a sélectionné le projet de Sylvain Ferrero, *Custodiat*, soit en latin «protéger et garder». C'est une enveloppe d'argent, marquée en son centre d'une fleur de lys en relief et fermée par des pinces d'or aux quatre coins. Ça ressemble à une mise sous vide à la fois sobre et chic, royale de droit divin, faussement simple. C'est une pochette de luxe qui dit la grandeur, toute spirituelle, du peu qu'elle contient. Comme la plupart des projets, comme les autres reliquaires de la collection, c'est un vrai bijou.

Sur l'ensemble des vingt-deux projets, le brillant et le mat, le brut et le très travaillé contrastent. Ciselure, gravure, métal repoussé et émaux cloisonnés, or, argent, cuivre, porcelaine, cristal, à ces matériaux classiques et à ces techniques traditionnelles s'ajoutent le béton, le plus moderne Corian® blanc, le verre poli ou sablé, le miroir, la fibre de verre ou de carbone et la résine époxy. La relique appelle le précieux, les plaquages d'or et d'argent mais aussi les symboles, la croix et celle précisément de l'abbaye de Saint-Maurice, la fleur de lys, le cercle et le chiffre trois.

Stature, de Sophie Bichelmeier, enferme la relique dans une église-forteresse en béton moulé. Évocation des maquettes tenues par des donateurs et des châsses en forme d'édifice, cette proposition épurée reste, malgré sa petite taille, très architecturale.

Tout aussi sobre, *Monolithe*, de Mario Lemos, enferme l'étoffe dans une forme de marbre gris uni clair des carrières de Cipolin à Saillon. À la base de cette sorte de moule ou de socle est gravé l'énoncé de ce qu'est cet objet à la fois familier et intrigant et ce qu'il contient.

Avec *Nébuleuse*, Nastassia Erhel fait le pari du fragile, emballant la relique dans du papier de soie et la couvrant d'une bulle de verre soufflé qui repose sur un socle doré sans pour autant faire mise sous globe façon dessus de cheminée.

Enfin *Reliquaire à cire perdue*, de Léa Thomas, enveloppe et protège la relique dans un bloc de paraffine blanche surmonté d'une mèche. Le socle en argent plaqué or est moulé selon la technique de la cire perdue, et prend la forme de coulures de cire. L'objet évoque un cierge dont la lumière chasse les ténèbres. Une lumière divine, une flamme dans la nuit, un feu sacré qui, de Laurent sur son gril à Jeanne au bûcher, forge aussi la sainteté.



Sylvain Ferrero, *Custodiat*.



Sophie Bichelmeier, *Stature*.



Mario Lemos, *Monolithe*.



Nastassia Erhel, *Nébuleuse*.



Léa Thomas, *Reliquaire à cire perdue*.

Photographies Raphaëlle Mueller



L'exposition des projets de la HEAD à l'abbaye de Saint-Maurice. Photographie Michel Giesbrecht